

Un message de Dominic Leclerc

Cinéaste

La vie, la chasse à l'original, la mort, le véganisme et l'alimentation territoriale. Lors de ma première chasse à l'original, je me suis posé l'inévitable question « est-ce que j'en serai capable? » Est-ce que je pourrai, si l'occasion se présente, être le bourreau de ce majestueux animal? Premièrement, le terme bourreau est particulièrement mal choisi et je vais vous expliquer pourquoi. D'abord, il y a ces marches en forêt et ces arrêts pour écouter le silence. C'est très bruyant, le silence. Puis, il y a ce constat : je suis un nigaud en forêt. Je respire fort, je fais du bruit et, après deux jours, je pue. Je pue l'humain. Ma peau sent l'humain, mon linge sent l'humain et je traîne cette odeur partout où je vais. Première leçon d'humilité, je ne suis extraordinairement PAS dans mon élément. Fascinant quand même. Je suis né ici, dans ce territoire, mon corps l'habite depuis quelques dizaines d'années et, au fond, je suis un étranger dans la forêt qui m'entoure.

Parlant de forêt... Dans cette forêt, il y a des arbres qui poussent et d'autres qui tombent. Des lièvres mangent de nouvelles pousses et, par chance, une martre ou un lynx ira manger quelques lièvres, ce qui laissera une chance aux jeunes arbres de grandir. Cette future forêt protégera à son tour l'ours, le chevreuil et... ah! Un original! J'ai tiré. J'ai tiré et tout est devenu limpide. Sans basculer dans l'ésotérisme, cette forêt, ma maladresse et moi, l'original, la vie et la mort se sont mélangés dans ce qui m'apparaîtra comme une révélation très dense. Évidemment, c'est la fête. Je suis avec mon beau-père et nous célébrons la nature, nous célébrons une passion, nous célébrons une mort pleine de vie. L'euphorie du moment est partagée par une forme de mélancolie. Je suis touché par le corps inanimé de l'original. Majestueuse bête dont les yeux noirs semblent nous regarder célébrer. Merci, original.

Chasser son repas, c'est de prendre place dans cet écosystème qu'on a relativement quitté à différents degrés depuis longtemps. De s'intégrer dans un écosystème est non seulement d'une grande poésie, mais également une façon extrêmement efficace de fabriquer du sens. Je ne suis pas anthropologue, mais il m'apparaît évident que, dans les sociétés occidentales, nous sommes de plus en plus obnubilés par le « vivre vieux »; paradoxalement, on côtoie de moins en moins nos aînés qui s'entassent dans des résidences pour personnes âgées. On veut tous atteindre un âge vénérable, avec de bonnes conditions de santé et sans souffrance, mais on n'est pas intéressés de voir le résultat de ces humains au bout de leur vie, face à la mort.

Parallèlement, on a vu dans les médias un groupe d'activistes véganes envahir des restaurants et des épiceries en dénonçant le « meurtre » d'animaux. Voilà qu'on se projette dans la mort de l'animal. On est ici face à un extraordinaire cas d'anthropomorphisme qui reflète assez bien la relation particulière que l'on entretient avec la mort : on ne veut pas la voir. Le véganisme est un mouvement qui encourage une mondialisation alimentaire et, donc, se déconnecte des différents environnements naturels existants. Pour la simple et bonne raison qu'on ne peut pas faire pousser des protéines végétales dans toutes les régions du monde, l'importation est la seule solution au véganisme « globalisé », ce qui détruirait les différentes souverainetés alimentaires territoriales (au profit de multinationales capables de produire du volume et de faire fonctionner une dynamique d'import/export).

J'ai donc un malaise avec le militantisme végane quand il cible les petites entreprises qui travaillent précisément à trouver un équilibre entre la terre, les animaux et l'homme. Paradoxalement, en voulant « protéger » les animaux, ce mouvement s'éloigne encore plus des différents écosystèmes qui composent la nature. « La souffrance et la mort : non merci! » Et pourtant... On devrait accueillir avec humilité ce cycle inévitable. Cela dit, il est évident que la production industrielle impose des conditions plutôt discutables aux animaux, tout en ayant une forte empreinte écologique. Le véganisme est donc une réponse extrême à une industrialisation tout aussi extrême; la vérité se trouvant probablement quelque part entre les deux.

Bref, il y a beaucoup de cohérence dans le fait de s'inspirer du territoire que l'on habite pour se nourrir. Ça nous rapproche des écosystèmes, ces cycles infinis dans lesquels l'humain, la terre et les animaux forment une symbiose. C'est pour cette raison que je ne suis pas un bourreau ni un meurtrier, d'ailleurs. Je suis simplement un petit morceau d'infini rempli d'humilité, jusqu'à ce que mon corps retourne à la terre... mangé par les vers. ■

